



Le cru et le déni

Delphine Ortis

Volume 3, numéro 1-2, 2025-2026.

Écrire le terrain en Asie du Sud. Vers un tournant alternatif ?

URL : <https://edition.uqam.ca/rias/article/view/3711/version/3978>

Résumé de l'article

Par le truchement d'une écriture alternative à l'article scientifique – le conte –, je m'attache à transformer les émotions et les sentiments ressentis lors d'un terrain ethnographique qui ne s'est pas bien passé chez mon interlocuteur privilégié en une double morale, qui renvoie à un double questionnement scientifique. Celui-ci porte d'une part sur la confiance au sein de la relation interlocuteur/ethnologue propre à la pratique et à la production de données scientifiques en anthropologie, et concerne d'autre part la reconnaissance en charisme différencié de l'ascète faqīr et du maître spirituel pīr au sein de l'ordre soufi Qalandarī. Le conte est précédé d'une note explicative présentant ma démarche et mon choix de faire de ce style littéraire une alternative à l'écriture scientifique.

Mots clés : *Anthropologie, conte, écriture alternative, ethnographie, fakir, islam, maître spirituel, Pakistan, Qalandar, soufisme, terrain.*

Éditeur(s)
Revue interdisciplinaire sur l'Asie du Sud

ISSN 2817-7770

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Ortis, D. (2026). « Le cru et le déni ». *Revue interdisciplinaire sur l'Asie du Sud*, 3(1-2), 150–168.

Le cru et le déni¹

Delphine Ortis²

Résumé

Par le truchement d'une écriture alternative à l'article scientifique – le conte –, je m'attache à transformer les émotions et les sentiments ressentis lors d'un terrain ethnographique qui ne s'est pas bien passé chez mon interlocuteur privilégié en une double morale, qui renvoie à un double questionnement scientifique. Celui-ci porte d'une part sur la confiance au sein de la relation interlocuteur/ethnographe propre à la pratique et à la production de données scientifiques en anthropologie, et concerne d'autre part la reconnaissance *en* charisme différencié de l'ascète *faqīr* et du maître spirituel *pīr* au sein de l'ordre soufi Qalandarī. Le conte est précédé d'une note explicative présentant ma démarche et mon choix de faire de ce style littéraire une alternative à l'écriture scientifique.

Mots clés : Anthropologie, conte, écriture alternative, ethnographie, fakir, islam, maître spirituel, Pakistan, Qalandar, soufisme, terrain.

Abstract

By means of an alternative form of writing to the scientific article—tale—I aim to transform the emotions and feelings felt during an ethnographic fieldwork that did not go well with my privileged interlocutor into a double moral, which refers to a double scientific questioning. On the one hand, this concerns trust within the interlocutor-ethnographer relationship, which is specific to the practice and production of scientific data in anthropology, and on the other hand, it concerns the recognition of differentiated charisma of the *faqīr* ascetic and the *pīr* spiritual master within the Qalandarī Sufi order. The narrative is preceded by an explanatory note presenting my approach and my choice to make this literary style an alternative to scholarly writing.

Keywords : Anthropology, Storytelling, Alternative writing, Ethnography, Fakir, Islam, Spiritual master, Pakistan, Qalandar, Sufism, Fieldwork.

¹ © Cet article est sous l'égide de la licence [CC BY-NC-ND](#).

² Delphine Ortis est docteure en anthropologie sociale et ethnologie de l'EHESS, spécialiste des musulmans en Asie (Birmanie, Inde, Pakistan), chercheuse associée au CESA et au CASE, chargée de cours à l'INALCO. Sa recherche porte plus spécifiquement sur le culte dévotionnel des figures de sainteté musulmanes et sur leurs institutions.

Préambule, contexte

*Ô échanton, donne-moi une coupe remplie de ton meilleur bhang*¹, l'euphorie m'aidera à vous conter avec verve cette histoire riche d'enseignements pour ceux qui sont concernés par la recherche de la mort de l'ego ou par la recherche anthropologique. Cette histoire vous montrera que même l'homme honnête ne peut impunément changer de lui-même sa robe d'honneur* et susciter reconnaissance et confiance qu'elle est censée lui octroyer s'il n'est pas ce qu'elle prétend qu'il soit. Il existe des robes bien trop lourdes à porter qui amenuisent les êtres.*

Il n'y a pas si longtemps de cela, à Sehwan la Sainte, vivait un ascète menant la vie simple et communautaire des fakirs attachés au culte du saint Bodlo Bahār*. Il était un modeste fakir parmi d'autres. Son esprit n'éprouvait aucun souci et son cœur aucune peine. Il portait humblement l'uniforme de sa condition : la longue tunique de coton rouge, à la couleur du grand saint de la ville, Lāl Shahbāz Qalandar*, trouée à certains endroits, rapiécée à d'autres, couvrant, un jour, un pagne campagnard à gros carreaux bleus délavé, et l'autre, un pyjama sans forme d'un blanc crasseux. Dessous était caché l'outil indispensable à son ascèse : le cache-sexe, grâce auquel il maîtrisait son âme charnelle et accroissait peu à peu ses pouvoirs magiques. À regarder de plus près, il n'était peut-être pas tout à fait un simple fakir parmi d'autres, car, à la différence de ses compagnons, il portait sur lui les marques d'affection de son maître, le pīr* de Bodlo Bahār : des grappes de grelots qu'il avait attachées à ses maigres mollets. Du matin au soir, on les entendait tintinnabuler au rythme de ses tâches. Le nombre de ses responsabilités au sein de la communauté indiquait aussi qu'il avait déjà accompli un bon bout de chemin sur la voie soufie et était considéré comme un grand fakir pour cela. Respecté et apprécié, il était toujours entouré de jeunes ascètes débutants et avides de partager son expérience. Séduits par son charisme, les dévots de Lāl Shahbāz Qalandar se prenaient aussi dans ses rets. Quand son regard et le vôtre se rencontraient, vous étiez plongé dans un vaste océan noir ; il vous fallait vite détourner le regard pour ne pas vous y noyer.*

Une étrange étrangère arrive à Sehwan

Un jour débarqua d'on ne sait où une étrange étrangère. Elle s'installa dans l'ancienne forteresse de la ville, non loin de la demeure des fakirs, et passait ses journées au sanctuaire de Bodlo Bahār, là où officiait notre fakir, pour faire on ne savait quoi. Elle restait quelques semaines, puis, après de longs mois d'absence, revenait à l'improviste, avant de repartir aussi soudainement. Elle avait la curieuse manie de poser continuellement des questions, incongrues ou stupides, voire les deux à la fois. Elle avait beau porter le costume local et essayer de se comporter comme tout le monde, ses manières trahissaient son étrangeté tout autant que son physique singulier. Le bleu de ses yeux, la blancheur inhabituelle de sa peau suscitaient l'attrait

¹ Les mots suivis d'un astérisque à leur première occurrence sont définis ou expliqués dans un glossaire en fin d'article.

autant qu'ils inspiraient la crainte. Seule la couleur henné de ses cheveux était familière aux gens de la région, néanmoins quand ils apprenaient qu'elle ne provenait pas de la plante sacrée, mais que l'étrangère était née ainsi, de nouveau son origine les interrogeait. En conséquence, la ville la surnomma rapidement la djinniya blanche.*

La rencontre entre le fakir et l'étrangère

Qu'est-ce qui, dans cette étrange étrangère, avait retenu l'intérêt de notre fakir ? Qu'est-ce qui, dans cet ascète en particulier, avait fait naître une curiosité plus affirmée chez l'étrangère ? On ne peut répondre de façon simple et univoque à ces questions. Quoiqu'il en soit, en dépit des multiples obstacles qui se dressaient sur leur chemin – la langue, le genre, les convenances et règles sociales, et bien d'autres choses encore – les deux êtres se plurent. Chaque jour, l'intimité devenait plus grande et le plaisir de la réunion était renouvelé. Imperceptiblement, au fil du temps, ils nouèrent une relation que ni l'un ni l'autre ne chercha à nommer. Ce sont les autres fakirs qui s'en chargèrent : le désignant comme « son maître », la désignant comme « son élève ». Même si les motivations et le dessein de l'élève restaient obscurs aux yeux de son maître, même si la personnalité et l'histoire de celui-ci demeuraient mystérieuses à son élève, ils se coulèrent avec facilité dans la relation à plaisanterie qu'exige la vie communautaire entre fakirs, faite de blagues, de boutades, de mots d'esprit et de devinettes. Cette atmosphère légère et modeste leur apportait la joie et la bonne humeur pour travailler en bonne intelligence à un ouvrage dont la finalité échappait autant à l'un qu'à l'autre. Le maître se montrait patient et bienveillant face aux faux pas de son élève. Il répondait généreusement à ses questions. Il la laissait prendre la place qu'elle souhaitait, n'imposait rien, n'exigeait rien, si ce n'est qu'elle se tint toujours à l'écart de ses activités magiques. À chacun de ses départs, l'élève fondait en larmes, alors, pour la délivrer du chagrin, il lui disait : « L'attachement réside dans le cœur, il donne l'union même dans l'absence. Quand tu penses à moi, c'est que je pense à toi. Va, nous nous retrouverons. »

Arrivée de la gazelle de Lahore ; le fakir ensorcelé

Tant d'années passées en ascèse et dans l'amour de Lāl Shahbāz Qalandar et de Bodlo Bahār avaient intensifié l'aura de l'ascète ; l'élève étrange en avait été le témoin au fil du temps. Les dévots venaient à lui de plus en plus nombreux, attirés par son charisme, puis demeuraient en sa compagnie, ravis de l'efficacité de ses pouvoirs. D'un souffle, d'une prière, d'un carré magique, il anéantissait pour eux l'infortune et remplissait leur univers de bénédictions. C'est ainsi qu'un jour arriva jusqu'à lui, de la splendide et riche Lahore, une charmante gazelle et sa famille. L'ascète ne se méfia pas de la jeune femme qui embellissait sa cellule de sa présence. Mais cette innocente relation prit, peu à peu, un tour inattendu. Au cours de son existence, nombre de malheurs avaient assailli l'ascète. Grâce à Dieu et à ses saints, il avait su les surmonter, mais au fond de lui demeurait la blessure de ne pas connaître « la lampe de la maison ». Usant des charmes de la jeunesse, cette lune de quatorze jours fit resurgir

dans le cœur du fakir ce désir enfoui depuis si longtemps d'être père. La promesse d'une descendance eut finalement raison de sa détermination. Abandonné par cette dernière, il se détourna de la voie. Lorsque la jeune femme vit que le cœur de l'ascète était prisonnier de son filet, elle l'invita à la rejoindre à Lahore. En dépit des mises en garde de son maître, il lâcha brusquement la fakirie en même temps qu'il quittait Sehwan.

L'élève se sent abandonnée

Lorsque l'élève étrange revint à Sehwan, elle fut très vite informée de l'absence de son maître. Ne résonnait plus au sanctuaire de Bodlo Bahār le son métallique et joyeux de ses grelots. Ceux-ci étaient maintenant silencieux, enfermés, en compagnie des autres attributs de son uniforme de fakir, dans le baluchon que son maître avait été contraint de laisser sur place au moment de son départ. Elle ne verrait plus, non plus, sa robe d'épouse de Lāl Shahbāz Qalandar danser seule sous les palmes du ventilateur ; elle aussi était maintenant prisonnière du baluchon. Le cœur affligé, il lui fallut un peu de temps pour reprendre ses esprits et retrouver l'envie de poursuivre sa recherche en compagnie des autres fakirs. Elle entendait ces derniers disputer sur la façon dont il fallait à présent considérer son maître : certains lui conservaient leur estime, tandis que d'autres remettaient en cause tout ce qu'il avait accompli, et d'autres encore fustigeaient l'introduction du téléphone portable, source de désordre dans la vie paisible et distante que chaque fakir devait s'inventer.*

Photographie 1 – Robe d'épouse de Lāl Shahbāz Qalandar. Source : Sophie Reynard 2011



À Lahore, un mariage expéditif ; une vie de couple laborieuse

À Lahore, en raison du désaccord des parents de la jeune femme, le mariage se fit dans la précipitation à la cour de justice. Sur ce mariage sans éclat s'abattit très rapidement la banale réalité du quotidien. Cette dernière rappela au fakir déchu que le premier uniforme que doit revêtir l'époux est celui qui lui permet de faire vivre son foyer.

Un emploi de gardien s'offrit à lui. S'il rendit cent actions de grâce à Lāl Shahbāz Qalandar et à Bodlo Bahār, qui lui ont offert un travail si facile, il se rendit bien vite compte que la chose n'était pas si aisée. L'habit que lui avait remis la société de gardiennage avait tout de l'uniforme militaire, sa coupe, sa couleur, sans compter qu'il aurait maintenant pour outil une kalachnikov. Ainsi vêtu, il peinait à se reconnaître chaque matin dans l'image de l'homme que lui renvoyait son miroir. Cachant son malaise sous son devoir, il se concentra sur sa tâche. Mais, chaque jour, il devenait plus difficile d'affronter l'image dans la glace : il avait beau s'y chercher, il éprouvait de plus en plus de peine à s'y identifier. Il était habité par le sentiment d'une insurmontable incompatibilité entre son être et l'homme en uniforme, comme si ce dernier avait le pouvoir de le rendre étranger à lui-même. Il pensait à tous ces vieux fakirs venus offrir leur service à l'automne de leur vie, après de longues années passées dans l'armée, afin de s'assurer un avenir meilleur dans le royaume de Dieu. Il se tourna vers Lāl Shahbāz Qalandar et Bodlo Bahār pour être délivré du lien de l'affliction et trouver du réconfort en leur refuge. Cependant, il fit l'amer constat que ses prières mettaient plus de temps à atteindre leur but, comme si une distance s'était installée entre eux, comme si le chemin vers ce doux refuge de son cœur était devenu tortueux. La peur de la perte de l'amour de ces deux amis de Dieu, bien plus que la perte de lui-même et que la perspective des jours maigres qui attendaient le couple, lui fit abandonner ce stupide uniforme de gardien.

Il était venu à ses oreilles que le métier de conducteur de rikshā convenait aux fakirs de son espèce : ceux qui ne se souciaient ni des convenances religieuses ni des convenances sociales ; ceux qui étaient épris de la liberté de suivre les injonctions hors-la-loi du Qalandar. Se réjouissant de ne pas avoir à porter d'uniforme, il se lança comme rikshā-vālā à l'assaut de Lahore. Hélas, les vibrations du véhicule sur les voies chaotiques de la grande ville lui provoquèrent les plus vives douleurs. Ce corps, mis en sourdine depuis si longtemps grâce au dur labeur de l'ascèse, se rappelait aujourd'hui à lui en criant au supplice. La jeunesse de son épouse lui avait fait oublier sa propre usure dans la poussière de Sehwan. Le soir, il ne pouvait plus bouger tellement les longs parcours l'avaient fatigué. Certes, l'homme se sentait libre et avait retrouvé un tant soit peu d'estime de soi lorsqu'il faisait face à son reflet dans le miroir, mais l'activité, en plus d'être pénible, était trop peu rémunératrice pour répondre aux exigences de la vie urbaine et, surtout, à celles de son épouse. Définitivement, il ne pouvait poursuivre dans cette voie désolée. Mais que faire ?*

Chez la belle, le doute s'était aussi immiscé. Dans la solitude de son foyer, elle se demandait comment on pouvait se salir autant ! Elle avait beau frotter, refrotter et recommencer à frotter les nombreuses taches souillant les costumes de son époux, son savoir-faire de bonne ménagère restait inefficace face à leur ténacité. Les marques ne disparaissaient qu'à la condition d'élimer le tissu, et rien ne la mettait plus en colère que la vue de ces costumes râpés, si ce n'est de les voir portés par son époux, qui lui apparaissait ainsi tel un pauvre diable mal fagoté. Pourtant, à la suite de leur mariage, l'épouse lui avait fait confectionner plusieurs kurtā-pajāmā par un tailleur de sa connaissance. Elle avait été intraitable sur la qualité du tissu et sur la coupe. Les costumes ne devaient aucunement rappeler l'ancien état de fakir de son époux. La chasse à toute marque d'usure rappelant le passage inéluctable du temps ou montrant une indifférence aux règles élémentaires de l'élégance serait l'un de ses devoirs d'épouse. Bien que le tailleur ait pris les mesures exactes du corps de son mari, qu'il eût bâti et rebâti le patron, les costumes sortaient toujours trop grands de l'atelier. Pour chasser sa mauvaise humeur, l'épouse se rassurait en disant que le problème serait vite résolu grâce aux bienfaits de ses talents de cuisinière. En effet, ses bons petits plats fortifiaient et épaississaient le corps squelettique du fakir et lui donnèrent finalement l'aspect replet du maître de maison. Cependant, ce nouveau régime alimentaire n'avait aucun effet sur le remplissage des costumes qui, à chaque instant, manifestaient la banalité et la petitesse de son époux. Au mépris de ses recommandations, rien ne semblait vouloir s'améliorer chez lui. D'ailleurs, elle n'aurait jamais imaginé que, sous le prévenant fakir compréhensif, se cachait un si fruste mari, sourd à ses plaintes et insensible à ses délicats besoins de jeune et moderne urbaine. Où était passé ce qui faisait la grandeur de cet homme ? Elle n'avait pourtant pas ménagé ses efforts pour qu'il brille d'un nouvel éclat.*

Résolution des problèmes : endosser la fonction mondaine du pīr

De toute évidence, l'époux n'était pas doué pour le travail civil et pour la quête d'argent. Est-ce si étonnant lorsqu'on sait que toutes ses tentatives pour intégrer la société et pourvoir aux besoins du foyer allaient à l'encontre de son refus, jusqu'alors assumé, de gérer les questions d'argent au sanctuaire de Bodlo Bahar ? Face à ses échecs et à l'absence de changement dans leur infortune, il fallait, donc, de nouveau repartir en quête d'une nouvelle position pour retrouver l'espérance. Le couple opta alors pour une nouvelle stratégie. Lorsque l'homme vivait dans le refuge de Lāl Shahbāz Qalandar et de Bodlo Bahār, il avait été un grand fakir aux pouvoirs reconnus, faisant l'objet de marques ostensibles de dévotion et de vénération. En rompant avec la vie ascétique, il n'avait pas coupé les liens avec ses deux montagnes de réconfort. Tous les jeudis soir, au coucher du soleil, à la prière de Maghreb, il allumait une lampe à huile pour eux. Il décida de recycler ses talents de fakir dans la fonction de maître spirituel. Il était certain que le rôle plus mondain de pīr conviendrait parfaitement à son nouveau statut d'époux. Il se sentait assuré, dans sa nouvelle quête, du soutien de ses deux grands amis de Dieu, même si trouver le chemin de leur refuge était, il est vrai, plus ardu qu'auparavant. Pour ressembler à un pīr, il s'imagina qu'il lui suffisait

de se bricoler un nouvel uniforme en associant les accessoires les plus emblématiques du fakir à son kurtā-pajāmā d'époux. Habillé ainsi, il avait le sentiment de briller d'une nouvelle splendeur, comme s'il avait été revêtu d'une nouvelle robe d'honneur.

Retrouvailles avec l'étrangère, froideur de l'accueil de l'épouse, tentatives (illusoires) de renouer avec le passé

C'est à ce moment-là qu'il reprit contact avec l'étrangère. Il fut rapidement convenu qu'elle viendrait passer quelques jours chez lui. Les conditions de leurs retrouvailles laissèrent présager, tels de mauvais augures, que les choses ne seraient pas aussi simples qu'à Sehwan. Le jour J, tandis qu'il l'attendait d'un côté de Lahore, elle l'attendait de l'autre côté de la ville... tandis que le téléphone du maître ne disposait plus de crédit, celui de l'élève était déchargé. Heureusement, le destin finit par les mettre sur le chemin l'un de l'autre. Or, aux premiers abords, l'élève ne fut pas certaine de reconnaître le fakir de Sehwan dans l'homme commun et replet, perdu dans un kurtā-pajāmā trop grand, qui s'avavançait vers elle, le visage marqué par les soucis. Néanmoins, quelque chose de lui émanait du regard noir, vif et pénétrant qui la dardait ; le sourire qui se dessinait sur ses lèvres lui était aussi familier, mais ce fut le son tant entendu de son petit rire étouffé, qu'il émit au moment du salut, qui finit par la convaincre de le suivre. Cependant, tout dans ces retrouvailles lui apparaissait tellement étrange, comme le simple fait de monter à moto derrière lui. Il était d'ailleurs empêtré dans sa chemise et ses mains dirigeaient si maladroitement le guidon qu'à tout moment, ils risquaient l'accident. Toutefois, ce ne fut qu'une simple crevasse qui les retarda. Un mauvais présage de plus ? Elle réalisa qu'elle ne l'avait jamais vu agir ni dans de telles situations ni dans un tel environnement. Bien qu'ils étaient dans son pays à lui, il lui apparaissait comme l'étranger venu la rejoindre dans son monde à elle.

Arrivés à la maison sise dans les lointains faubourgs de Lahore à quelques pas d'une ferme, le couple invita l'étrangère à s'installer dans l'espace qu'il lui avait préparé en lui désignant un lit installé dans la petite cour. Mais à peine y fut-elle assise que le tressage de cordes se délia... Le lit ne fut jamais réparé, en dépit des efforts malhabiles du maître accomplis sous les remarques acerbes de l'épouse, vantant les compétences merveilleuses de son père en la matière. L'esprit de l'élève n'était certainement pas encore assez familiarisé avec la nouvelle situation de son maître pour comprendre pourquoi ce dernier ne fut jamais convié à venir réparer le lit. Ils (mal-)dormirent donc tous les trois sur la même couche, le maître entre son épouse et son élève. Il ne fallut pas attendre plus de deux ou trois jours pour qu'un sentiment de bizarrerie prenne totalement possession de l'esprit de cette dernière. Alors que l'on vivait jour et nuit dans la plus grande des intimités dans ce lit, l'épouse ne cessait d'exiger qu'elle garde ses distances. Pourtant, elle pensait se comporter poliment, tant de près que de loin. Pour rendre plus fraîche et légère l'atmosphère pesante qui planait sur la petite cour dans ce mois d'août chaud et moite, elle essayait, comme autrefois à Sehwan, de faire de leurs rires leur bonne fortune. Mais cela semblait être devenu inaccessible. Le couple ne semblait jamais éprouver ni le repos ni le bien-être, ayant

seulement affaire à l'inquiétude et à l'adversité. Dans cette ambiance oppressante, la mélancolie était venue se loger dans le cœur de l'élève, au souvenir du temps où son maître et elles étaient gaiement ensemble. Il y eut par bonheur ce jour rafraîchissant, telle une pluie de mousson après l'âpre sécheresse du vent loo, où elle le vit devant la glace teindre ses nombreux cheveux blancs. Rien ne lui sembla plus incongru, de la part du fakir qu'elle avait connu, que ce geste vaniteux destiné à faire disparaître ce qui est inéluctable et contre lequel il est vain de se battre : les premières marques de la vieillesse. Face au ridicule de la scène, elle ne put réprimer le fou rire qui avait pris possession de sa gorge. Contre toute attente, le maître le saisit à son tour et tous deux se mirent à rire de bon cœur comme au temps passé de Sehwan. Un bref instant, l'élève eut l'impression que tout était comme avant. Mais ce n'était qu'illusions.*

Dès le lendemain de son arrivée, le pīr sortit de la maison seul avec elle pour se « montrer » en sa compagnie. Il avait revêtu son uniforme bricolé de pīr pour l'amener dans la boutique d'une de ses connaissances, où quelques hommes discutaient en buvant du thé. C'était la première fois qu'elle le voyait endosser ce nouveau rôle auprès de ce qu'elle supposa être ses disciples. À la différence de l'effet que les pīr de Sehwan avaient eu sur elle, elle ne fut pas du tout impressionnée par le nouveau charisme qu'il était censé incarner, mais, une nouvelle fois, elle fut stupéfaite par l'apparence chétive et insignifiante de sa personne perdue dans son déguisement trop grand. Elle ne semblait pas être la seule à ne pas être conquise au vu de l'indifférence qu'il suscitait chez ces hommes. Malheureusement, il fallut qu'elle s'habitue au malaise et à la tristesse de voir ainsi son grand fakir réduit à n'être qu'un pauvre petit pīr. Elle-même commençait à ressentir de drôles de changements en elle. Le miroir de l'unique petite pièce de la maison lui renvoyait l'image d'un corps amaigri, alors qu'elle se sentait de plus en plus à l'étroit dans ses vêtements comme si elle avait grossi. Toutes ces bizarreries d'inadéquation entre corps et vêtements lui causaient des soucis. À bien y réfléchir, était-ce vraiment un problème physique auquel ils faisaient face ? N'était-ce pas plutôt une question de métaphysique ? Leurs âmes étaient-elles à leur place ?

Invitée à participer à un rituel de guérison, l'élève éprouve malaise et fausseté, son corps résiste et désobéit

Un matin arrivèrent à la maison des connaissances de l'épouse, un jeune couple et leur enfant malade. Après que le pīr eut revêtu pour l'occasion son déguisement, ils prirent tous ensemble la route pour se rendre dans un sanctuaire à l'autre bout de la ville, dans le but de soigner l'enfant. Une fois arrivée, comme elle en avait pris l'habitude à Sehwan, l'élève étrange se mit à l'écart pour ne pas gêner son maître dans ses pratiques qu'il tenait secrètes, mais, à sa grande surprise, il lui demanda de venir prendre place à côté de lui. Le cœur flatté, elle accourut auprès de lui. Le pīr commença le rituel. L'élève fut tout de suite frappée d'étonnement par la voix fluette comme voilée qui sortait de lui ; dans sa mémoire résonnait encore la voix ferme et magnétique du fakir. Tournant de biais ses yeux vers lui, elle aperçut une vague présence chétive flottant dans l'uniforme. Confrontée à cette vision, elle n'était plus vraiment certaine

d'être en possession de tous ses sens. Les autres voyaient-ils la même chose qu'elle ? Elle n'eut pas vraiment le temps de s'interroger, car elle fut terrassée par le propos de cette faible voix émanant de l'uniforme et s'adressant directement à elle en ces termes : « Prosterne-toi comme nous ! » Sous le coup de l'émotion, entre stupeur et confusion, elle demeura d'abord stoïque. Finalement, son esprit intima à son corps l'ordre de s'exécuter, mais, étrangement, son salwar se mit à enserrer si fortement ses jambes qu'il leur fut impossible de se soumettre à la demande de gènesflexion. Elle demeura là, à regarder les autres reproduire scrupuleusement les mouvements du pīr. Puis, au moment crucial du rituel, lorsque celui-ci commençait à répandre son souffle puissant et curatif sur son jeune patient, elle sentit venir de toutes parts un coup de vent narquois envahir brusquement le sanctuaire et repartir aussitôt en emportant avec lui le précieux souffle bienfaisant, laissant finalement derrière lui une atmosphère malaisante qui s'abattit sur l'assistance comme un coup de semonce. L'élève ne savait plus si elle rêvait éveillée ou non. Mais quand elle rencontra les regards courroucés du pīr et de son épouse, qui lui lançaient des flèches de reproches, comme si elle pouvait elle-même être responsable du désastre de la situation, elle se dit qu'endormie ou non, elle était en plein cauchemar.*

Le pīr invité à sermonner le fils d'une famille de tailleurs ; nouveau faux pas de l'élève

Le maître ne tint pas rigueur de la situation à son élève étrange et l'emmena un autre jour avec lui. Il s'agissait cette fois de la famille du tailleur de son épouse, qui avait besoin de remettre sur le droit chemin le benjamin. La livraison de nouveaux costumes servit de prétexte à leur invitation. L'indocile jeune homme causait des soucis à sa pauvre veuve de mère, qui espérait que l'autorité et la sagesse du pīr le ramèneraient sur la voie de la raison. La soirée commença merveilleusement. L'élève étrange ne s'était jamais sentie aussi bien depuis son arrivée à Lahore. Vautrés sur des lits en attendant le retour du fils indigne, on s'occupait à de légers bavardages sous la frondaison des arbres de la cour en buvant du thé. La soirée promettait d'être belle, comme la campagne qui s'étendait au bout de la rue. À l'arrivée du jeune homme à peine pubère, le pīr décida de ne pas ouvrir tout de suite les hostilités et accueillit affectueusement l'enfant, comme s'il n'avait rien à voir avec la raison de sa présence. De toute façon, pour le moment, la conversation était animée par un sujet beaucoup plus distrayant : le monde de l'étrangère. Le bien-être que ressentait l'âme de celle-ci, imprégnée de cette ambiance simple et cordiale, incitait son esprit à la plaisanterie. Par bonheur, les étoiles s'étaient accordées et l'humeur du maître était au diapason de celle de son élève. Tous deux riaient de bon cœur de leurs blagues idiotes. Les yeux de l'élève évitaient de rencontrer ceux de l'épouse, qui exprimaient en revanche l'exaspération. Toute à sa joie de ce moment de grâce, elle ne prit pas tout de suite conscience de l'irruption fracassante de la police dans la cour de la maison. Elle ne comprit pas immédiatement pourquoi tous les yeux s'étaient tournés vers elle ni la question de son maître : « Tu as bien pris ton passeport avec toi ? » Or, la police n'était pas à sa recherche, mais à celle du benjamin. C'est lui qu'elle embarqua avec violence en compagnie de l'aîné de la fratrie.

En une fraction de seconde, le malheur chassa la joie. Tout le monde se précipita dans la rue : les hommes lancés à la poursuite des policiers, la mère et les sœurs à leur suite, criant et se frappant la poitrine, tandis que l'épouse de l'aîné s'évanouissait sur la chaussée seulement après quelques enjambées. Puis il fallut bien se résoudre à laisser les fils aux mains de la police et à regagner la cour. L'affliction s'abattit alors sur la maisonnée : ses membres n'étaient plus maîtres de leur esprit et ce qu'ils faisaient était contraire au sens commun. Afin de rendre sa sérénité à ce petit monde et d'apaiser les cœurs, le pīr proposa cent actions de grâce au Miséricordieux et à Lāl Shahbāz Qalandar, mais personne ne prêta attention à ses paroles. L'élève l'entendait arguer la force du lien qui l'attachait à Dieu par l'intermédiaire de ce saint puissant et le pouvoir de ses propres prières, mais ses mots s'envolaient jusqu'à se perdre dans la frondaison des arbres de la cour sans parvenir aux oreilles de la famille. Celle-ci se détourna de lui et se rassembla devant la photographie d'un maître spirituel d'une obédience concurrente pour lui adresser ses prières. Pauvre petite chose évanescence perdue dans son costume, le pīr apparut alors aux yeux de l'élève, tel que celui à qui le monde a retiré toute considération et qui est séparé de ses consolateurs.

Le lendemain, au réveil, il était évident que la situation n'allait qu'empirer. La mère et sa belle-fille, soudainement malades, ne quittaient plus leur lit, les filles, oublieuses de leurs tâches domestiques, ne savaient plus que se lamenter et les garçons, accablés, tournaient en rond au lieu d'aller travailler : plus personne pour rapporter de l'argent, ni pour cuisiner, ni pour nettoyer. En un rien de temps, le désordre et la saleté prirent possession de la maison, tels des invités impérieux, et chassèrent l'équilibre et l'harmonie précaires de la maisonnée. Face au désastre, la fortune leur faussa compagnie. Sous le coup du sort, l'image de ce diabolin de benjamin s'était redorée et il s'était métamorphosé en ange, mais, sous l'emprise de cet Isrāfīl, c'était une atmosphère de fin du monde qui régnait sur le foyer.*

L'ego éprouvé, le pauvre pīr, privé de son charisme, trouva néanmoins une certaine utilité en nourrissant la famille. Mais, au vu de la précarité de sa propre situation financière, son soutien ne pouvait être qu'éphémère. Heureusement, l'élève était venue les poches pleines. Bouleversée et éprouvée, elle aussi, par la situation, elle offrit spontanément leur contenu à la malheureuse mère. Alors s'abattirent sur elle des vents contraires : elle eut seulement un instant pour soupirer d'aise, enveloppée par le doux zéphyr lui transmettant les louanges de celle-ci, avant d'être glacée par la bise qui charriait les reproches pleins de colère de l'épouse. Ses yeux cherchèrent le réconfort de son maître, mais elle ne rencontra dans son regard que déception et chagrin. Fierté et bonne conscience l'empêchaient de comprendre l'impair qu'elle venait de commettre. Comment ne pouvait-elle pas voir que son geste n'était qu'une humiliation de plus pour ce pīr et son épouse, incapables d'apaiser la situation ? La bise, dans la moiteur de la mousson, déposa un froid glacial au cœur de la maisonnée déjà bien affligée dont on rendit responsable l'étrangère aux étranges manières. Derrière son faste ne se cachait-il pas, en fait, l'oiseau de mauvais augure, qui apporte

l'infortune ? Le lendemain, dès l'aube, malgré une pluie battante, le pīr, son épouse et l'élève abandonnèrent là la malheureuse famille de tailleurs.

De retour au foyer, ébranlé par ces événements, le trio reprend difficilement le cours de son existence

De retour dans leur lit, entre les quatre murs de leur courette, il ne fut pas facile d'être juste de nouveau ensemble. Toutefois, le maître proposa à son élève de l'emmener sur les sites de pèlerinage lahori des fakirs de Sehwan. Toute à sa joie de la future découverte, confiante dans son savoir des bonnes manières qalandari, elle ne prit pas la mesure des conséquences de la venue de l'épouse. Car, là encore, si l'aventure promettait d'être simplement enrichissante, elle s'avéra péniblement décevante. Une fois encore, elle eut l'impression qu'on lui imposait un rôle qui n'était pas le sien, qu'on exigeait d'elle des choses qu'il lui était impossible d'accomplir. Elle n'aurait été plus confuse et perdue que si elle avait été emportée par quelques fées espiègles ou djinns* facétieux dans leur monde fantasque et mystérieux.*

Elle se sentait de plus en plus épuisée par cette situation, où son âme n'éprouvait jamais de bien-être. Son corps aussi était devenu un sujet de préoccupation. Lors du bain, ses mains mesuraient précisément combien ses membres s'étaient amaigris. Toutefois, il lui était de plus en plus difficile d'enfiler ses salwar-kamīz, comme si ceux-ci avaient mystérieusement rétréci. Elle s'y sentait engoncée, contrainte, à l'opposé des promesses de liberté de mouvement que procure la confortable tenue panjabie. Elle ressentait même de la lassitude face à leurs couleurs chatoyantes et à leurs motifs orientaux qu'elle aimait tant. La nuit, elle faisait des rêves bizarres et inquiétants, tels que celui-ci : prisonnière d'un immense linge qui, imperceptiblement, l'embaillottait toujours plus étroitement, elle était devenue une espèce de Bibendum prêt à tout instant à exploser ; elle avait peur, mais ce qui se déroulait sous ses yeux, en face d'elle, était encore plus effrayant ; le déguisement du pīr, qui avait pris des proportions démesurées, était en train d'engloutir littéralement son maître ; malgré ses efforts, elle était incapable de lui porter secours. En fait, seuls lui convenaient ses vieux jeans et son tee-shirt de voyage qui l'attendaient au fond de son sac. Il serait peut-être temps de rentrer chez soi, se dit-elle.*

Dernière tentative de réconciliation dans un contexte tendu

Elle espérait néanmoins, avant son départ, obtenir de son maître quelques données fraîches concernant Sehwan et la Qalandari ou Lahore et ses nouvelles activités. Seul Dieu sait combien la connaissance des réalités supérieures est vaste. Il avait notamment des livres qu'elle l'avait vu consulter à l'occasion de ce séjour et qu'elle ne lui connaissait pas. S'y trouvait certainement caché un trésor infini prêt à satisfaire l'esprit d'une étrange étrangère. Elle saisit l'occasion qu'ils fussent seuls dans la petite pièce où se trouvaient justement ces livres pour l'aborder humblement par une question anodine. Prête à recopier fidèlement sa réponse sur le cahier qu'elle conservait toujours sur elle, elle ne l'était pas à entendre les mots qui sortirent de sa

bouche : « Je ne te répondrai pas ! Tu es une trop mauvaise élève désobéissante ! » Elle ressentit rudement la colère présente dans le cœur du maître. L'esprit tout autant troublé par l'agitation de sa propre colère, les yeux mouillés de larmes, elle s'empêcha néanmoins de laisser libre cours à ses émotions. Tel un mantra, elle se répéta qu'elle n'avait rien, mais vraiment plus rien à faire avec ce pīr, qui avait fait la preuve de son inconsistance et de son impuissance, et qui la poussait de surcroît à participer à des simulacres de rituel. Tout au long du séjour, elle avait été le témoin du peu de considérations que lui offraient ses disciples, d'ailleurs pour la plupart de simples connaissances de son épouse. Elle refusait catégoriquement d'être l'une d'entre eux. Son uniforme de pīr n'était qu'un déguisement de pacotille servant de subterfuge pour satisfaire les besoins matériels de son couple, et cela ne trompait personne. Elle fit alors son bagage, laissa le terne petit pīr flotter dans son déguisement trop grand à la porte de l'aéroport, puis, arrivée chez elle, s'attacha à faire le deuil de son interlocuteur privilégié, feu le grand fakir de Sehwan, qui l'avait si bien guidé sur la voie de la connaissance.

Après avoir divorcé, le maître a repris ses fonctions de fakir à Sehwan ; retour de l'étrangère ; reprise des relations

Le temps passa avec ses heures heureuses, malheureuses et épidémiques. Il arriva qu'un jour, le destin remit l'élève étrange sur le chemin de Sehwan. Lorsqu'elle fut à peine entrée sur les terres de Bodlo Bahar, un fakir qui lui était inconnu l'accueillit en lui disant : « Ton maître est là. Il t'attend dans la cuisine. » Il serait mensonger de laisser penser qu'elle n'avait jamais repensé à lui avec regret et mélancolie, cet homme qui avait ruiné une vingtaine d'années d'ascèse pour l'espoir d'un fils ; mais il faut la croire lorsqu'elle affirme qu'elle n'avait jamais envisagé de le revoir. Aussitôt l'eut-elle aperçu, concentré sur sa tâche, qu'elle le reconnut immédiatement : tant dans sa vieille chemise rouge trouée que dans l'humilité de ses gestes. Le maître ne posa aucune question et prit chaleureusement son élève étrange dans ses bras. L'amitié et l'intimité se manifestèrent de nouveau entre eux comme choses habituelles. Il y eut tantôt des conversations, tantôt des rires, tantôt un silence éloquent. Il lui apprit brièvement qu'il avait divorcé et repris le chemin de Sehwan dans le sillage de l'épidémie de COVID-19. Elle constata que cet épisode malheureux n'avait pas entamé son aura de fakir : il était de nouveau au cœur de la vie du sanctuaire et tout un tas de jeunes apprentis ascètes et de dévots gravitaient autour de lui. Il avait même gagné un nouveau « duty » : s'occuper du nouveau-né de son maître.*

Étaient-ils revenus à leur point de départ ? Non, ils avaient rompu avec le cru et le déni pour poursuivre à petit feu la cuisson de leur singulière relation assumée. Au moment du départ, il assura à son élève étrange : « Maintenant, tu me trouveras toujours ici ! Et n'oublie pas : l'attachement réside dans le cœur, il donne l'union même dans l'absence. Quand tu penses à moi, c'est que je pense à toi. »*

Photographie 2 – *Détail de la robe d'épouse de Lāl Shahbāz Qalandar.*

Source : Sophie Reynard 2011



NOTES EXPLICATIVES

Du « nous » au « je »

J'appartiens à une génération de chercheurs à qui l'on a appris à écrire de façon à ne pas apparaître en tant que sujet ou, quand cela n'est pas possible, d'employer le « nous de majesté » ; apprentissage qui, pour ma part, ne fut que la poursuite sans rupture d'une éducation familiale où il était courant de s'entendre dire : « Le roi dit : Nous voulons². » Même si, évidemment, ces deux « nous » ne sont pas de même nature, ils partagent, pour moi, l'exigence de mettre en sourdine ce sujet qui pourrait s'exprimer à travers un « je ».

Dans ma discipline, l'anthropologie, ce « nous de majesté » concourt, entre autres, à faire oublier le rôle de l'idiosyncrasie du chercheur dans l'expérience du terrain, dans le souci, me semble-t-il, *d'apparaître plus scientifique*. Cette démarche s'avère d'autant plus paradoxale (ou logique) que le terrain ethnographique implique que l'ethnographe soit lui-même son propre instrument de recherche. C'est d'ailleurs

² Locution pour remettre à leur place les enfants impérieux qui exigent en disant « Je veux ... », par allusion à l'usage des rois, qui s'expriment à la première personne du pluriel.

ce mode de connaissance unique, qu'Olivier de Sardan (1995 : 1) qualifie d'« opaque ou mystérieux », qui produit des objets scientifiques différents des autres sciences sociales et qui fait de l'anthropologie « à la fois la plus méconnue, la plus fascinante et la plus contestée des sciences sociales » (*ibid.*). L'emploi de ce « nous de majesté » escamote donc le rôle de l'idiosyncrasie de l'ethnographe dans la coconstruction, avec les interlocuteurs qu'il rencontre sur le terrain et avec lesquels il se lie, d'un environnement relationnel et affectif grâce auquel le travail de récolte des données est tout simplement possible. Un tel environnement, qu'on le reconnaisse ou non, est bien souvent bâti sur « parce que c'était lui ; parce que c'était moi ».

Ma participation à ce numéro spécial s'apparente donc à une forme de transgression, puisqu'elle m'oblige à subjectiver ma recherche en dévoilant le sujet qui se cache sous mon uniforme d'ethnographe. Cet enjeu m'intéresse aujourd'hui, car il peut me permettre de tirer le meilleur d'un terrain vieux de dix ans *qui ne s'est pas bien passé* et qui a été laissé en jachère depuis ; il peut contribuer à transformer cette expérience négative en expérience scientifique positive. Ce terrain non seulement m'a mise pour la première fois face à mes limites d'ethnographe, mais a été, en outre, d'un rendement scientifique nul puisque je n'ai pris quasiment aucune note. Or, si l'on en croit encore Olivier de Sardan, « seul ce qui est écrit existera ultérieurement comme données, fera fonction de corpus, et pourra être ensuite dépouillé, traité, restitué » (1995 : 4). Je fais donc le pari que, par le truchement d'une écriture alternative dans laquelle je serais mise en scène, il me sera possible de transformer mes « données latentes », produit de mes affects, de ma subjectivité, en « données objectivables » à même de rendre compte de faits sociologiques.

De « l'article scientifique » au « conte »

Comme alternative à l'article scientifique, j'ai choisi le conte. Je ne sais s'il s'avérera en définitive un bon moyen d'atteindre ma visée ; en tout cas, il m'est apparu comme l'alternative la plus évidente en raison de la place éminente qu'il occupe dans les littératures sud-asiatiques, aussi bien dans les répertoires oraux que dans les recueils littéraires. Il jouit en outre, jusqu'à aujourd'hui, d'une grande popularité. Les recueils de contes sont donc légion³ et connaissent diverses versions dans les multiples langues vernaculaires que compte l'aire sud-asiatique : « ce n'est [donc] pas sans raison que l'Inde passe pour être la “Patrie des contes” » (Okada, 1984 : 14-15) et qu'« on a pu considérer, au XIX^e siècle, que l'Inde était la patrie de tous les contes » (Le Blanc, 2025, 235). La littérature contique indienne se caractérise par la sophistication de son dispositif littéraire en récits enchâssés et, en tant que récit à valeur pédagogique, elle a pour fonction d'instruire des avantages d'une conduite morale et prudente, tout en divertissant.

³ Pour ne citer que les recueils les plus célèbres, on retiendra : le *Pañcatrantra* (vers 300 av. E. C.), le *Vikramacarita* (date inconnue), *L'Océan de la rivière des contes* (*Kathāsaritsāgara*, XI^e siècle) ou encore *Les Contes du Perroquet* (*Śukasaptati*, avant le XII^e siècle).

Ce choix s'explique également par la place de ce genre dans le soufisme, objet, entre autres, de mes recherches (Ortis, 2017, 2019, 2020, 2023). Les mystiques musulmans, comme le rappelle Djafar, « ont fait constamment usage des contes et des légendes, en exploitant leur symbolisme, pour décrire leurs concepts théosophiques », tandis que leurs hagiographies « regorgent elles-mêmes de légendes et de contes » (1991 : 239). L'œuvre la plus éloquente est le *Masnavī-i Ma'navī* de Rūmī (XIII^e siècle), dans lequel le poète reprend, transforme et invente des contes afin de transmettre son enseignement ; œuvre connue des ascètes dont il est question dans mon conte. La valeur allégorique du conte et son usage du langage symbolique ont permis aux soufis de diffuser leurs vérités (*ma'rifa* et *haqīqa*), tout en réservant leurs profondeurs et leurs mystères à ceux qui étaient initiés aux états extatiques liés à l'expérience mystique (Lory et Moheb Ali, 2016 : 67). Toutefois, si l'on écoute le soufi al-Hudjwirī (XI^e siècle), les contes mystiques ont été rédigés « afin que les disciples puissent en tirer un enseignement, les savants des informations, et que le commun des gens en reçoive une confirmation de leur foi qui dissiperait leurs doutes » (al-Hudjwirī, cité par Lory et Moheb Ali, 2016 : 74). Plus récemment, Thibon nous rappelle que « le génie [...] de la littérature contique de manière générale, est que chaque lecteur peut investir le conte de sa propre charge affective, spirituelle, symbolique ou gnostique » (2010 : 13).

Pour toutes ces raisons, le conte m'est apparu comme le meilleur genre alternatif pour revenir sur ce terrain douloureux, qu'il me reste maintenant à contextualiser, afin de donner au lecteur de *Le cru et le déni* quelques références utiles.

Le sujet du conte

Il s'agit d'un court terrain de dix jours à Lahore (Pakistan) chez mon « informateur privilégié », comme disent les ethnologues, effectué dans le cadre de ma recherche sur le culte dévotionnel des saints musulmans en Asie du Sud. J'avais fait, quelques années auparavant, la connaissance de cet homme, un ascète (ou *faqīr*), à Sehwan Sharif, ville de pèlerinage du Sindh célèbre au Pakistan pour abriter les tombeaux de *Lāl Shahbāz Qalandar*, et de son disciple Bodlo Bahār, deux saints majeurs de la Qalandarī, ordre soufi auquel cet ascète est affilié. Des terrains réitérés d'un mois sur plusieurs années m'ont permis de créer une relation avec plusieurs fakirs installés dans le sanctuaire de Bodlo Bahār, et plus particulièrement une intimité avec celui-ci. Grâce à cette intimité, j'ai pu m'immerger dans la situation que je cherchais justement à décrire et à comprendre en tant qu'ethnologue. Jusqu'à l'échec du terrain lahori et à la réflexion à laquelle m'a menée l'écriture de ce conte à son sujet, il me semblait que cette intimité n'avait été possible que dans la mesure où mes interlocuteurs étaient assurés de mon « extériorité » à leur monde et de mon « désintéressement » vis-à-vis de ses enjeux (voir à ce sujet Naepels, 1998).

Jusque-là, je m'étais laissé croire que mon *intégration* à cette communauté de fakirs, qui avait fait de moi, à *l'insu de mon plein gré*, l'élève d'un grand fakir et la *djinniya* blanche du fort de Sehwan, *était pour de faux*, comme disent les enfants. Grâce

à ce terrain loupé, où confusion et turbulences ont régné au sein de ma relation à ce fakir, j'ai pu réfléchir d'une part au poids que joue la confiance dans cette relation à double sens entre l'informateur et l'ethnographe. Il m'apparaît aujourd'hui que, si j'ai résisté à ces injonctions, c'est que je me sentais dupée par l'homme qu'il était devenu à Lahore : je ne croyais plus en lui ou, plus précisément, je n'arrivais pas à croire à ce qu'il prétendait être. Comprendre les raisons de ma défiance a eu comme corollaire d'admettre mon propre déni : avec le recul, il est évidemment absurde d'avoir cru que lui aussi avait pu interpréter ma mise en conformité avec la vie d'ascètes comme une exigence professionnelle. Mais grâce à ce terrain raté, j'ai pu, d'autre part, saisir plus précisément ce sur quoi reposent les charismes divergents de l'ascète-fakir et du maître spirituel-*pīr* au sein du courant soufi Qalandarī en constatant comment cet homme endossait maladroitement à Lahore la condition de *pīr*, après avoir sacrifié celle de fakir dans laquelle il excellait. Tout au long de mon terrain, il a montré qu'il n'avait pas l'étoffe d'un *pīr*, par défaut de l'autorité et de l'habitus appropriés. Dans ce nouveau jeu de dupes, il a cherché à m'intégrer à sa nouvelle situation et à m'utiliser comme faire-valoir, mais aveugle aux impératifs de celle-ci, j'ai cherché au contraire à maintenir notre relation initiale. Ce conte tente donc de rendre compte de l'évolution de la situation de ce fakir et des conséquences sur notre relation.

Sa langue et son style doivent beaucoup à mes lectures de contes indiens et notamment celui nommé *Les aventures des quatre derviches* de Mir Amman⁴ ; quelques expressions clairement identifiables lui sont empruntées. Je tiens aussi à remercier ici chaleureusement mon ami Bertrand Morizur qui, en relisant et en apportant des améliorations salutaires au texte, m'a aidé à regarder avec objectivité mon terrain lahori et ma relation à mon informateur et, par conséquent, à tirer le meilleur de cet exercice d'écriture alternative.

⁴ Il s'agit d'un texte composé au XIV^e siècle en persan et attribué à Amīr Khusraū. Il fut remanié plusieurs fois au cours du temps aussi bien en persan qu'en ourdou. Nous le connaissons par la traduction en français de J.-H. Garcin de Tassy, depuis la version dactylographiée en ourdou de 1803 de l'érudit Mir Amman (dont on ne sait rien). Une première traduction parut sous le titre *Le jardin et le printemps* (*Bag o bahar*) en 1878. Le présent titre semble être celui donné par Garcin de Tassy.

Bibliographie :

- Djafar M. M. (1991). « Djamshid Mortazavi, Symbolique des contes et mystique persane, 1988 [compte-rendu] », *CEMOTI*, n° 12, p. 239-247; https://www.persee.fr/doc/cemot_0764-9878_1991_num_12_1_993_t1_0239_0000_2.
- Le Blanc, C. (2025). « Conte ». Dans Castaing A., Dejenne N. et Le Blanc C., *Dictionnaire encyclopédique des littératures de l'Inde et de l'Asie du Sud*. Classiques Garnier, p. 235-237.
- Lory, P. & Moheb Ali, A. (2016). « La portée de récits courts dans les œuvres mystiques persanes », *Revue des Études de la Langue Française*, 8 (1, 14), 65-76.
- Mir Amman. (1803 [2017]). *Les aventures des quatre derviches* (trad. de l'ourdou de Garcin de Tassy). Libretto
- Naepels, M. (1998). « Une étrange étrangeté. Remarques sur la situation ethnographique », *L'Homme*, 38 (148), 185-199 ; doi : <https://doi.org/10.3406/hom.1998.370583>; https://www.persee.fr/doc/hom_0439-4216_1998_num_38_148_370583.
- Olivier de Sardan, J.-P. (1995). « La politique du terrain », *Enquête* [En ligne], 1 | 1995, mis en ligne le 10 juillet 2013, consulté le 21 septembre 2021. URL : <http://journals.openedition.org/enquete/263> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/enquete.263>
- Okada, A. (1984). *Les contes du Perroquet (Śukasaptati, trad.)*. NRF, Gallimard.
- Ortis, D. (2017). « From Potent Dead to Potent Places? Reflections on Muslim Saint Shrines in South Asia », *The Asia Pacific Journal of Anthropology*, 18, (5), 483-500.
- _____. (2019). « La tombe : miroir de la destinée des morts ? Analyse de différents espaces funéraires dans une ville de pèlerinage pakistanaise (Sehwan Sharīf, Sindh) », dans S. Parsapajouh et M. Terrier (dir.), *Cimetières et tombes dans les mondes musulmans. À la croisée des enjeux religieux, politiques et mémoriels*, *Revue des Mondes musulmans et de la Méditerranée*, 146, 47-70.
- _____. (2020). « Building up Oneself as an Ascetic in the Shadow of Devotional Artifacts: The Case of the *malañg-fuqarā* of Pakistan », *Journal of Material Cultures in the Muslim World*, 1, 309-325.
- _____. (2023). « Dancing to Show Love; Practicing to Show Authority: The practice of *Dhamāl* in the Qalandārī Sufī Order (Sehwan Sharīf, Pakistan) », *Journal of Sindh Studies*, 3, 1-28.
- Thibon, J.-J. (2010). « La présence des Soufis, de leurs doctrines et de leurs pratiques, dans quelques contes des Mille et une nuits », *International symposium on Reception of Arabian Nights in Word Literature*. HAL Id: hal-00919487 <https://hal.science/hal-00919487v1>.

Glossaire :

Bhaṅg : préparation comestible à base de feuilles de cannabis (ou de chanvre indien) sous forme liquide, régulièrement consommée par les fakirs dont il est question dans ce conte.

Bodlo Bahār : le plus proche compagnon du saint Lāl Shahbāz Qalandar ; il représente le modèle exemplaire du fidèle disciple qui attendit l'arrivée de son maître à Sehwan pendant quarante ans et qui le servit jusqu'au martyre.

Cru et cuit (*pakkā* et *kaccā*) : deux notions essentielles de la pensée indienne qui recouvrent les idées suivantes : « non mûr », « brut, grossier », « indéci », opposées au « mûr », au « digéré », au « décidé, convenu, affirmé ».

Djinniya : féminin de *djinn*, être coranique sexué doté d'un corps igné subtil, peuplant la terre et pouvant se rendre invisible aux humains.

Duty (*farz*) : les *tâches accomplies par les fakirs* qui visent, d'une part, à leur progression sur la voie mystique *et, d'autre part*, au bon fonctionnement de la loge soufie (*khānqāh*) ou du sanctuaire (*dargāh*) auquel ils sont attachés.

Fakir (*faqīr ilā Allāh*) : pauvre (en Dieu) ; terme par lequel on désigne, en Asie du Sud, un renonçant ou un ascète musulman qui, au cours d'un rituel d'initiation, a fait le vœu de consacrer sa vie à la recherche de l'annihilation du soi (ou de la conscience individuelle) dans la présence de Dieu (*fanā*'), par le truchement d'un culte dévotionnel au saint fondateur ou emblématique de l'ordre soufi (ou mystique) auquel il est affilié. La *faqīrī* est traditionnellement réservée aux hommes. Les femmes en sont exclues en raison de leur impureté biologique et de leur rôle social.

Isrāfīl : l'ange de la tradition musulmane qui soufflera dans la trompette pour signaler le jour du jugement (*al-'ākhirā*).

kurtā pajāmā : tenue traditionnelle masculine sud-asiatique se composant d'une tunique ample et longue et d'un pantalon (*pajāmā*).

Lāl Shahbāz Qalandar (m. 1274) : célèbre saint pakistanais représentant, en Asie du Sud, le courant mystique antinomiste *Qalandarī*, qualifié de « hors la loi » (*be-shar*) en raison de son non-conformisme culturel et social, et de sa recherche continuelle du blâme par des pratiques hétéropraxes au regard des prescriptions de l'islam orthodoxe. Lāl Shahbāz est l'inventeur de la danse nommée *dhamāl*, que ses dévots exécutent tous les soirs dans son sanctuaire.

Loo : un vent d'été chaud (45 à 50 °C), fort, sec et poussiéreux, venant de l'ouest et soufflant en rafales sur le Pakistan et la plaine indo-gangétique.

Pīr : terme par lequel on désigne, en Asie du Sud, le maître spirituel ou le guide (*murshid*) d'un ordre soufi ; c'est lui qui initie les fakirs. Il est généralement le descendant d'un saint ou bien son héritier spirituel. Au Sindh et au Panjab, les *pīr* sont non seulement des détenteurs de pouvoirs thaumaturges hérités de leur ancêtre et des spécialistes des sciences mystiques, mais aussi des hommes riches engagés dans les affaires politiques et économiques de leur région, appartenant à la plus haute caste (*Sayyed*, descendant du Prophète). En ce sens, ils sont autant patrons de leurs disciples que maîtres spirituels de leurs clients.

Oalandari : courant mystique antinomiste, voir ci-dessus Lāl Shahbāz Qalandar.

Robe d'épouse de Lāl Shahbāz Qalandar : voir ci-dessous.

Robe d'honneur (khirqa) : traditionnellement, sorte de manteau léger faisant partie de l'habit du fakir et qui lui a été remis par son maître spirituel lors de l'initiation. Dans le contexte de la *Qalandarī*, le manteau est une longue robe agrémentée de passementerie qui indique que le fakir a fait un mariage mystique avec Lāl Shahbāz Qalandar. Il la porte quand il va danser à son sanctuaire.

Rikshā-vālā : personne conduisant une voiture légère, tirée par une bicyclette ou un scooter et destinée au transport des personnes.

Salwar kamīz ou ***tenue panjabie*** : tenue traditionnelle féminine sud-asiatique se composant d'une tunique plus ou moins longue (*kamīz*) et d'un pantalon ample (*salwar*), étroit aux chevilles.